

# Notice Biographique

## Capitaine Jean-Pierre Blanc<sup>1</sup> (1743-1825)

*Un tableau généalogique occupe les deux premières pages du carnet retranscrit ci-après ; il figure en fin de document.*

Jean Pierre Blanc naquit à la Ciotat vers l'année 1743.

Fils de marin, il fut élevé pour continuer l'état de son père, et entra dans la marine de très bonne heure, comme simple novice (ou mousse).

Il navigua avec son père Mr Blanc, dit "Santi di noun" : ce surnom lui avait été donné parce que ce loup de mer, ne sachant pas prononcer un seul juron, usait habituellement dans ses moments d'impatience de cette curieuse expression (en français "Sainte de nom").

Notre aïeul fit donc son apprentissage de marin sous la conduite de son père, qu'en terme familier nous pouvons désigner comme la crème des honnêtes gens. Il nous a raconté quelques épisodes de sa vie de marin, ce qui nous fait regretter de ne pas avoir les mémoires complètes de cette vie active et accidentée d'aventures plus ou moins tragiques parmi des circonstances assez plaisantes.

Au commencement de sa carrière, il faisait avec son père les voyages du levant tantôt en Syrie et tantôt à Constantinople ou dans la mer Noire. Il fallait à cette époque être

---

<sup>1</sup> Document manuscrit non daté issu d'un carnet à couverture rouge 17x10,5 cm de 108 pages, assez récent puisque quadrillé à 5 mm ; prix au crayon sur page de garde : 2,75 ; rédigé de deux écritures différentes dont l'une à partir du milieu de la page 56 est peut-être de la main d'Henri Dufay ou Camille Grand-Dufay. Dactylographié par Roland Grand-Dufay en 2020, versé dans les documents de famille GD.

armé d'une façon assez sérieuse de fusils, de canons et de sabres pour se défendre contre les pirates grecs.

Les massacres, les pillages à bord de navires qui se laissaient surprendre, étaient assez fréquents ; aussi faisait-on bonne garde à bord du navire que commandait le Capitaine Blanc.

Pendant une nuit sombre, vers le détroit des Dardanelles, le navire filait silencieusement par petite brise, lorsqu'une longue embarcation bien montée avec de nombreux rameurs est aperçue se dirigeant de manière à croiser le navire ; ordre est donné immédiatement : tout le monde sur le pont ; le Qui vive ? des marins est prononcé à l'aide du porte-voix à trois reprises différentes : point de réponse. Il était temps d'aviser.

C'était un pirate ; son silence et sa manœuvre le donnaient assez à comprendre.

Par précaution, le Capitaine Blanc ordonne une manœuvre, laisse arriver barre au vent. Le navire fait une petite évolution pour gagner un peu plus de vitesse et fait mine en même temps de s'éloigner de l'embarcation suspecte laquelle suit le mouvement dans l'intention d'aborder le navire. Une dernière fois, sommation est faite qui continue à garder le silence et à naviguer sur l'objet de ses convoitises.

Il fallait à tout prix empêcher ces pirates de monter à bord ; les dispositions étaient prises, le navire poussé par la brise avait pris son élan et au moment où l'embarcation se présentait sur le travers de l'avant pour lancer son monde à bord, le navire faisait une évolution (lofe-barre sous le vent comme pour virer de bord) prend l'embarcation par le flanc et la coupe en deux.

Alors mais un peu trop tard, les pirates recouvrèrent la voix : on les laissa se débrouiller comme ils purent ; ces gens-là ne devaient pas monter à bord.

A cette époque, le principal élément du fret était le coton du levant et notre aïeul nous racontait la peine que l'on se donnait pour compléter le chargement d'un navire, les retards dans la remise de la marchandise annoncée ; c'était alors des exclamations de la part de notre bisaïeul qui témoignait de son mécontentement dans son langage provençal et avec son énergie habituelle par sa réclamation "Eh lou couton, morguienne, santi de noun".

Le coton n'arrivait pas assez tôt et le navire attendait.

Jean Pierre Blanc avait fait son apprentissage de marin ; il pouvait prendre le commandement d'un navire.

Mais la guerre était déclarée entre la France et l'Angleterre. La marine royale fit un appel d'officiers auxiliaires parmi les marins marchands ; Jean-Pierre Blanc fut placé à

bord d'une frégate armée au port de Toulon et qui devait croiser sur les côtes de la Méditerranée.

Il y avait à bord de nombreux équipages et plusieurs jeunes aspirants qui appartenaient à des familles nobles et de haut placés.

Ces jeunes gens débutaient dans la carrière, c'était le cas de les aguerrir et de leur faire gagner des titres pour les pousser dans la carrière maritime.

Cependant l'heure du combat arriva ; il fallut se mettre en ligne et repousser un vaisseau anglais qui paraissait vouloir tenter un débarquement sur la côte. Le branle-bas du combat fut suivi de la canonnade qui dura le temps nécessaire pour dégouter le navire anglais de son entreprise. Le vaisseau était trop fort pour que l'on tentât de le prendre à l'abordage ; mais le but était rempli, le vaisseau malmené par l'attaque de la frégate française ne voulut pas continuer le combat et renonça à son projet ; il profita d'une brise favorable pour se dérober et disparaître au plus vite.

Le commandant fit alors l'appel pour constater la présence des hommes et relever le nombre des morts et des blessés.

L'équipage s'était bien conduit, les officiers auxiliaires avaient courageusement fait leur devoir : quant aux jeunes aspirants, plusieurs d'entre eux n'avaient jamais vu le feu auparavant ; ils furent tellement bouleversés par la canonnade, par le choc des boulets anglais qui tantôt perçaient les cloisons et faisaient voler le bois en éclats et tantôt passaient en sifflant coupant les cordages quand ils n'emportaient pas quelque bras ou quelque tête qu'ils en furent comme anéantis. Un de ces jeunes gens fut retrouvé dans le fond de la cuisine.

Le commandant complimenta son équipage passé en revue ; il remarqua l'officier Blanc. "Quel dommage que ce soit un roturier". Cependant le commandant fit son rapport, déclarant que tout l'équipage s'était conduit avec bravoure ; puis il dressa l'état de ceux qui s'étaient distingué plus particulièrement. Dans cette catégorie ne se trouvaient que les jeunes gens héritiers de noblesse, y compris celui que l'on avait sorti du four de cuisine.

Au sortir du service du Roi, Jean-Pierre Blanc était en état de commander ; son père lui céda sa place et se retira de la mer, les voyages du levant furent continués.

Le capitaine Blanc jouissait de toute la considération que pouvait lui donner son état. En outre, la bonne réputation de son père, la sienne et l'ancienneté des relations le plaçaient en première ligne. Cette situation favorable lui fut très souvent utile. Un jour, à Constantinople, il fut mordu par un chien enragé, sans doute, mais comment en avoir la

certitude donc, grand émoi au consulat, le médecin était là et sans perdre de temps : il va, dit-il, lui faire un pansement sublime.

Mais auparavant, il demande au capitaine Blanc de lui dire sur l'honneur s'il n'a pas eu de maladies contagieuses. Le capitaine lui en donne l'assurance ; alors le chirurgien se penche vers la jambe blessée et aspire tout le sang avec sa bouche jusqu'à ce que la jambe soit entièrement dégorgée ; elle fut ensuite pansée et l'évènement n'eut pas de suite.

Il fallait un grand dévouement de la part du chirurgien pour faire un pareil traitement.

A cette époque, le commerce de la France se développait vers l'Amérique. La Nouvelle Orléans, Philadelphie et le Canada attiraient de nombreuses expéditions de marchandises et le port de Marseille prit part à ce nouveau trafic.

Le Capitaine Blanc fut envoyé dans ces parages il fit plusieurs voyages sur divers points de Nord-Amérique. Dans une de ces traversées, il eut le malheur de faire naufrage sur une côte sauvage et de tomber entre les mains de naturels du pays.

Le désastre avait eu lieu pendant la nuit le navire avait été brisé sur les rochers l'équipage avait pu avec grand peine s'embarquer dans la chaloupe avec quelques provisions et quelques fusils, et gagner la côte au milieu de la nuit après de dures fatigues. Une fois à terre, ils amarrent leur embarcation, se couchent sur le sable en attendant le jour et s'endorment d'un profond sommeil.

Mais le jour paraissait à peine que les naturels s'étaient aperçus du naufrage et s'étaient rendus en foule sur le rivage ; quand nos marins s'éveillèrent ils se virent entourés d'une centaine de peaux-rouges armés de flèches et de lances les menaçant, s'ils faisaient quelque mouvement, de les percer de coups.

Il n'y avait pas moyen de résister car les sauvages s'étaient déjà emparés de l'embarcation et en avaient enlevé tout ce qui s'y trouvait. Quel parti fallait-il prendre ? La soumission était pour le moment la seule chance de salut ; mais la réputation de ces peuplades n'était pas rassurante. Étaient-ce des anthropophages ?

Nos marins furent amenés dans l'intérieur et enfermés dans une enceinte difficile à franchir et d'ailleurs surveillée par les naturels.

Les angoisses de nos marins furent grandes lorsqu'ils eurent la certitude d'être en la possession de mangeurs de chair humaine ; trois des marins les plus jeunes et les plus gras servirent de pâtures à ces sauvages ; de 12 qu'ils étaient, ils furent donc réduits à 9, les 3 autres, comme nous l'avons dit, étaient devenus chair de boucherie pour ces êtres barbares

et faisaient les aliments d'un grand festin accompagné de danses et de cris suivant l'habitude de ces peuplades (ce devaient être des Caraïbes très probablement).

Le Capitaine Blanc désespéré de son impuissance cherchait un moyen de salut pour ses hommes et pour lui, fit des efforts pour se faire comprendre des sauvages et réussit à se faire conduire devant le grand chef et de se faire remettre un des trois ou quatre fusils sauvés du naufrage avec de la poudre et du plomb. Il va les surprendre et les étonner attendu que ces gens-là ne paraissaient pas connaître l'usage des armes à feu. A peine l'arme fut-elle entre les mains du Capitaine que les sauvages qui étaient avec le chef l'entourèrent ; il se trouva donc au milieu d'un grand cercle dont tous les hommes avaient les yeux fixés sur lui et suivaient ses mouvements avec une curiosité surprenante.

Le Capitaine charge son arme avec soin et quand il est prêt, il montre au chef un gros perroquet perché sur une branche d'arbre, met en joue son arme, presse la détente ; aussitôt au bruit de la détonation, tous les sauvages se prosternent à terre sous l'impression de la plus grande terreur.

Le Capitaine s'approche du chef, le fait se relever en le rassurant et, à la voix du chef, tous les autres sauvages se relèvent aussi et vont ramasser le perroquet qui est tombé mort ; ils se le font passer de mains en mains et chacun veut voir l'animal foudroyé par l'homme blanc.

Dès ce moment, les 9 hommes restant de l'équipage furent sauvés, les indigènes crurent que le pouvoir de foudroyer était un don spécial et naturel à ces hommes blancs et le chef résolut d'en tirer parti dans une lutte qu'il avait à soutenir contre un de ses voisins. Il chercha donc à s'attirer l'amitié du Capitaine Blanc ; les matelots furent aussi très bien traités mais surveillés de près pour qu'ils ne s'échappassent pas.

Quelques jours après, la tribu partit en guerre, le Capitaine Blanc fut conduit avec les guerriers. Il avait avec lui ses fusils, de la poudre et des balles et fut placé sur un point culminant. Le combat commence ; les guerriers qui étaient en avant font semblant de battre en retraite, les ennemis les poursuivent si bien qu'ils arrivent à portée des coups que le Capitaine Blanc va leur porter ; en effet, la fusillade commence et tout aussitôt la terreur est dans les rangs. Ils fuient désordre, sont poursuivis et mis en pièces. La victoire fut complète et célébrée par un grand festin dont la chair des ennemis fit le principal aliment.

L'étonnement du chef fut grand lorsqu'il vit que le Capitaine refusait de prendre part à cet atroce festin ; cependant il voulut s'attacher davantage son prisonnier, le faire entrer dans sa famille et le présenter à la tribu comme un chef.

Mais les préoccupations de Capitaine tendaient à un autre but. Il fallait tromper les sauvages et leur cacher le désir que l'on avait de s'échapper de leurs mains ; il fallait pour cela de la patience et du temps. Enfin le moment arriva où la défiance s'étant un peu assoupie nos marins purent faire en secret des préparatifs de départ. Favorisés par quelques intelligences qu'ils surent se ménager, ils purent obtenir des provisions, leurs armes, et par une nuit obscure, s'embarquer dans leur chaloupe et gagner la haute mer ; après trois ou quatre jours de navigation dirigée en vue de rencontrer quelque navire de passage, ils furent recueillis par un navire américain qui les débarqua dans un port de commerce d'où ils purent regagner la France après 7 ou 8 mois d'épreuves de tous genres.

Le Capitaine Blanc rentré dans sa famille ne tarda pas à reprendre la mer.

A ce moment, la navigation nécessitait des dispositions particulières dans l'aménagement d'un navire. C'était à l'époque de la guerre contre les anglais. Les armateurs de Marseille avaient fait construire un navire à trois mats qu'ils avaient appelé *le Singe*. Ce navire dont la quille avait été préparée pour un fort tonnage par sa longueur, fut réduit à des proportions moins fortes en largeur tout en conservant sa première longueur. On en avait fait un vrai corsaire.

Le capitaine Blanc reçut le commandement du navire et la gestion de la cargaison.

*Le Singe* était armé en guerre et il avait 100 hommes d'équipage ; il devait aller à la Nlle Orléans avec une riche cargaison de diverses marchandises et surtout des soieries de Lyon. Le Capne Blanc avait reçu ordre de se défendre en cas d'attaque, mais autant que possible d'éviter le combat et de porter sa marchandise à destination. Il était pourtant aussi commissionné pour la course et devait à l'occasion profiter de ses avantages pour faire bonne prise sur l'ennemi quand cela ne pourrait pas nuire à ses opérations.

Le Capne Blanc fit plusieurs voyages heureux ; favorisé par sa marche exceptionnelle et franchissait rapidement les croisières anglaises. Un jour il était près d'arriver sur les côtes de France ou d'un pays neutre lorsqu'on aperçut un navire anglais qui paraissait se diriger sur la route du Singe. De suite les préparatifs de combat sont faits et l'on se rapproche.

*Le Singe* aurait pu s'éloigner mais il ne craignait pas de se mesurer avec ce navire qui ne paraissait pas redoutable ; il laisse donc arriver sur le navire anglais hisse son pavillon de France et lâche une bordée. Aussitôt, l'anglais se voyant en danger baisse son pavillon en signe de soumission.

Le Capne Blanc met une embarcation à la mer avec un nombre d'hommes armés suffisant, lesquels, à moitié nus, abordent à la rame le navire anglais et le prennent à l'abordage sans aucune résistance de sa part. C'était un navire de transport anglais qui aurait pu faire résistance mais à la vue du navire *le Singe*, de ses canons et de ses hommes qu'il paraissait avoir, il le prit pour un croiseur des plus forts et n'osa pas résister de peur d'être coulé bas ou écrasé et pris à l'abordage.

La première embarcation fut suivie d'une seconde et le navire déclaré de bonne prise et conduit dans un port neutre.

La 1<sup>ère</sup> embarcation montée par des hommes presque nus à l'aller retourna au bord du *Singe* après la prise de possession, les hommes avaient revêtus des uniformes rouges d'officiers anglais ne voulant pas retourner nus comme ils étaient partis.

Dans un autre voyage le Capne Blanc fut surpris par la tempête dans la Méditerranée, rejeté sur les côtes de Toscane et obligé de jeter l'ancre en vue du port de Livourne. Cette ville était aux mains des anglais, situation ignorée du Capitaine. Aussitôt qu'il fut aperçu par les marins du port, grand émoi parmi eux.

Les anglais croient voir une bonne occasion de faire une prise. *Le Singe* avait son pavillon arboré. Les anglais se hâtent de préparer une attaque ; ils montent à bord d'un de leurs navires qui n'était pas complètement armé ; faute de mieux ils embarquent des munitions à la hâte et sortent du port pour présenter le combat ou exiger la reddition ; ils ne s'attendaient pas à la résistance. Le navire battu par la tempête avait calé une partie de ses mats, fermé ses sabords, tout était masqué et il ne paraissait pas de force à soutenir une lutte. Cependant le Capne Blanc le voyant arriver le laisse venir et prend ses dispositions. Son adversaire était une grande corvette montée par une quantité d'hommes à faire peur au premier aspect ; mais la plupart de ces hommes venaient avec la confiance de prendre le navire sans combat et d'avoir leur part de prise. Au premier signal de se rendre fait par l'anglais, *le Singe* découvre ses sabords et commence la canonnade ; l'anglais riposte de même mais elle ne dura pas longtemps, l'anglais avait épuisé ses munitions, croyant avoir affaire avec un navire marchand ordinaire ; il n'avait pas embarqué de munitions suffisantes pour livrer un combat sérieux. Le vent l'avait amené facilement mais il ne pouvait rentrer facilement au port le vent étant contraire ; il fut donc obligé de baisser pavillon et de se rendre. Le navire anglais et tout son équipage furent conduits à Gênes où l'on fit au Capne Blanc une ovation des plus enthousiastes ; le navire pris était à peu près le

double plus fort que *le Singe* et les circonstances de cette prise avaient fait sensation dans le pays.

Cependant le Capne Blanc continuait ses voyages avec des chances heureuses ; il fréquentait plusieurs ports de nord-Amérique ; un jour il était à Boston où les affaires commerciales de la cargaison le retenaient tandis qu'elles appelaient le navire à Philadelphie. Le navire dut partir pour Philadelphie sous le commandement du second capitaine et Mr Blanc resta à Boston pour terminer les opérations. Quand il eut fini, il se mit en route pour rejoindre le navire.

Il dut se procurer un cheval, se munir de tous les renseignements possibles et des recommandations nécessaires pour traverser ces pays neufs et couverts de forêts. Il avait à choisir entre deux routes, l'une plus longue mais plus sûre, la seconde plus courte mais beaucoup plus dangereuse à travers les forêts et avec le danger de rencontrer des partis de maraudeurs indigènes. Le plus grand danger naissait de la division qui séparait le pays en deux partis ennemis : parti anglais, parti français et si le Capne Blanc tombait entre les mains du parti anglais, il courait le risque d'être massacré.

Cependant le Capne Blanc était pressé, il choisit sans hésiter la plus courte des deux voies ; muni de recommandations il devait arriver tous les soirs chez un habitant qui lui donnerait l'hospitalité ; il voulait atteindre rapidement Philadelphie où *le Singe* l'attendait. Le voilà donc à cheval et en route. Le premier jour tout alla bien il fut reçu cordialement à la première habitation qui lui avait été indiquée et repartit le lendemain, de très bonnes dispositions. Il était en route depuis plusieurs heures et traversait une grande forêt en méditant sur ses opérations ; il était profondément plongé dans ses réflexions lorsque tout à coup il se voit entouré par une trentaine d'indigènes à cheval qui lui présentent la pointe de leurs lances et l'interpellent en mauvais anglais "Qui es-tu, anglais ou français ?". A ces mots le Capne Blanc surpris éprouve un moment d'indécision mais enfin sa franchise l'emporte et sans plus d'hésitations, il répond "Eh fo... je suis français". Aussitôt les armes se redressent, le chef de la troupe se rapproche du Capne Blanc lui fait à sa manière les plus grandes démonstrations d'amitiés "Où vas-tu ? Nous aussi nous sommes français ; nous voulons t'accompagner pour qu'il ne t'arrive pas de mal. Tu vas à Philadelphie, nous y allons aussi pour voir les grandes pirogues de notre grand papa (le roi de France)". Ainsi se termina cette aventure qui pouvait avoir un dénouement si terrible pour le Capne Blanc si les indigènes avaient été du parti anglais comme leur langage pouvait le faire croire. En cela le Capne Blanc fut entraîné par sa franchise naturelle à dire la vérité et bien lui e prit,

il put continuer son voyage avec son escorte. Il arriva à Philadelphie et reprit le commandement de son navire.

Les voyages du Capne Blanc étaient avantageux pour la maison de Marseille, ils furent continués ; la Nouvelle Orléans était un débouché considérable pour les marchandises riches. Le Capitaine s'était fait des amis dans cette ville ; il y jouissant d'une certaine considération. Invité dans toutes les réunions, il allait fréquemment aux soirées du gouvernement. On y jouait gros jeux, les louis d'or, les doublons couraient sur le tapis ; le Capne Blanc n'était pas joueur. Une fois pourtant, il fut obligé, par considération pour la société au milieu de laquelle il se trouvait chez le gouverneur de hasarder une pièce d'or. Il croyait faire un sacrifice mais la chance fut en sa faveur. Il gagna et n'osa pas se retirer, le sort le favorisa tellement qu'en peu de temps il se voit maître d'une somme très importante, son chapeau dans lequel il mettait son bénéfice était plein de pièces d'or. Ne voulant pas faire une spéculation, il ne voulait pas se retirer dans ces conditions. Il attendit que la chance eut tourné et ce ne fut qu'après avoir perdu la majeure partie de ce qu'il avait gagné qu'il abandonna la table de jeu avec la ferme volonté de ne pas renouveler une expérience où l'on pouvait perdre une somme considérable de même qu'il avait gagné et perdu en peu de temps. Il assista chez le gouverneur à une fête qui l'intéressa beaucoup. Il eut l'occasion d'être le spectateur d'une scène fort divertissante. Le gouverneur attendait l'arrivée d'un chef de tribu très influent ; il voulut donner une fête à son occasion et il invita toutes les personnes notables. Le Capne Blanc était au nombre des invités, tout se passait en grand appareil, le gouverneur et les officiers étaient en grande tenue. Le chef indien revêtu d'un bel uniforme français dont on lui avait fait cadeau fut reçu en grande cérémonie. On lui fit visiter tous les appartements du château du gouverneur. Il paraissait assez gêné dans son nouveau costume d'officier français mais il était tout fier de se voir si beau et en si belle compagnie.

Notre chef était grand observateur, rien ne lui échappait, il s'informait de tout ce qu'il voyait et remarquant les personnes qui devant le gouverneur et devant lui se tenaient découvertes, chapeau à la main ou sous le bras, cela le surprit car il aimait beaucoup son chapeau à plumes qui le grandissait et ornait sa tête. Il demanda donc pourquoi l'on ne gardait pas son chapeau sur la tête ; on lui répondit que c'était par commodité. Cette réponse lui plut mais il n'était pas décidé à quitter son chapeau. Il se retira à l'écart et un moment après on le voit réapparaître le chapeau à plumes sur la tête mais les jambes nues

et sa culotte sous son bras. Il s'était comme les autres officiers mis à son aise, le chapeau ne le gênait pas, c'est sa culotte qui le gênait et il l'avait ôtée par commodité.

Mais tout n'est pas couleur de rose dans l'état de marin.

Le Capne Blanc allait être soumis à une rude épreuve. Le navire *le Singe* faisant avec bonheur les voyages de la Nouvelle Orléans, était signalé aux croisières anglaises prévenues du prochain passage du navire *le Singe* venant de tel port avaient ordre de se rendre au détroit de Gibraltar pour le surprendre au passage. Le Capne Blanc avait pu défier les croisières, favorisé par la marche exceptionnelle de son navire. Il était déjà arrivé dans le port de Marseille au moment où les croiseurs anglais arrivaient au lieu de l'embuscade.

### Changement d'écriture

Mais un jour, à la suite de temps calmes, il se vit retardé dans sa marche, entouré de brouillard et immobile sur l'Océan ; il était impossible de profiter des avantages qu'il aurait trouvés dans la marche supérieure de son navire si le vent l'eut favorisé. A travers les brouillards, il crut voir l'ombre de plusieurs navires à une petite distance, et en effet, lorsque le brouillard fut un peu dissipé, il reconnut trois vaisseaux anglais qui préparaient une manœuvre dans le but de s'emparer du *Singe*.

le Capne Blanc vit de suite le danger mais pour en sortir, il lui fallait du vent et le plus grand calme continuait de régner. Les vaisseaux anglais avaient mis tous leurs canots à la mer et avançaient remorqués à la rame de sorte que, en peu de temps, *le Singe* fut circonvenu et sommé de se rendre.

Le Capne vit que la résistance était impossible ; il tira sa bordée et amena son pavillon. Il descendit ensuite dans son canot pour se rendre à bord du vaisseau amiral anglais.

Arrivé sur le pont, l'amiral le reçoit avec courtoisie et comme les officiers murmuraient des reproches contre le Capitaine parce qu'il avait tiré sa bordée, l'Amiral leur imposa le silence "le Capitaine ne pouvait se rendre avec ses canons chargés, dit-il. Capitaine, vous êtes mon prisonnier, mais vous serez traité avec tous les égards que nous pourrons vous accorder."

Les malles et les effets du capitaine, dit-il ensuite à ses officiers, resteront en sa propriété et défense est faite d'en faire la visite.

C'était un bonheur inespéré car les malles du capitaine étaient pleines d'or appartenant à la cargaison et tout l'or fut ainsi sauvé.

Quel était le mystère qui avait amené un si heureux résultat ?

Le Capitaine et l'Amiral, tous deux membres d'une société condamnée depuis, s'étaient reconnus au premier abord et le devoir de cette association qui n'était alors entre marins qu'une question de secours et d'assistance mutuelle avait produit cet acte de désintéressement de l'Amiral anglais.

Cependant le navire fut livré à un équipage anglais et conduit dans un port d'Angleterre et tous les marins déclarés prisonniers.

Le Capitaine Blanc demanda de ne pas être séparé de son équipage. On lui accorda tout ce qu'on pouvait dans les conditions où il était mais son chagrin était grand et sa santé s'en ressentit d'une manière sérieuse : son désir était de ramener son équipage en France ; il en fit la demande mais il n'était pas facile d'obtenir cette faveur. Le chagrin influença sa santé au point qu'il fut obligé de se mettre au lit dans un état alarmant. Une fièvre putride ou maligne se déclara malgré tous les soins dont il fut entouré. Prisonnier sur parole, il était libre dans un hôtel, soigné par son équipage et par le chirurgien du bord assisté d'un médecin anglais. Le mal empira en peu de jours à tel point que le Capne Blanc semblait à sa dernière heure, et on le vit s'éteindre peu à peu. Les médecins français et anglais assistaient à ses derniers moments et déclarèrent que tout était fini, le Capne Blanc était mort et il fallait préparer le convoi funèbre pour le lendemain.

Les hommes de l'équipage désolés s'empressèrent autour du lit du défunt. Le chirurgien français venait à chaque instant dans la chambre jeter un coup d'œil inquiet. La journée et la nuit s'écoulèrent ainsi et le lendemain les apprêts du canon funèbre étaient faits. Le cercueil, le drap mortuaire, les insignes de la marine, l'équipage réuni, l'heure de la cérémonie allait sonner.

Pendant ce temps, que se passait-il à la Ciotat ?

Les relations postales entre la France et l'Angleterre étaient assez lentes, ayant lieu par voies détournées à cause de l'état de guerre.

La maladie du Cne Blanc était connue officiellement et le bruit de sa mort était vaguement répandu sans que l'on pût avoir un avis certain à ce sujet. Mme Blanc, dévorée d'inquiétude, ne pouvant pas venir au secours de son mari malade, n'avait de ressources que dans la prière ; elle était depuis plusieurs jours abimée dans de tristes pensées, attendant toujours des nouvelles qui n'arrivaient pas mais, influencée par les bruits vagues

qui circulaient et que l'on ne pouvait pas lui cacher entièrement, elle passait des heures entières agenouillée devant l'image de la Vierge. Elle menait ordinairement avec elle sa petite fille âgée de trois ans. Un jour qu'elle était encore plus triste que de coutume, prosternée devant l'autel de la Vierge, elle pleurait lorsque sa petite fille<sup>2</sup> s'approche d'elle et lui dit : "Maman, ne pleure plus, Papa n'est pas mort, il reviendra sur un cheval tout blanc, tout blanc ! Allons, petite sotte, que dites-vous. Taisez-vous. – Maman, c'est bien vrai, c'est une belle dame qui me l'a dit".

Cette conversation de l'enfant et de sa mère fit une grande impression sur cette dernière : elle attendait toujours des nouvelles lorsque quelques jours après, étant dans sa maison, elle voit accourir des personnes voisines qui l'appellent : "Mme Blanc, venez vite, votre mari est là... il arrive et vient de quitter son cheval, il va être là".

Mme Blanc accourt, se jette dans les bras de son mari, puis "Je veux voir le cheval. Où est-il ?" Elle court : le cheval était tout blanc. Cette circonstance remarquable de l'apparition d'une belle dame, l'enfant l'avait dit avec la naïveté de son âge, sans en comprendre l'importance : elle n'en avait même pas conservé le souvenir mais sa mère qui en avait éprouvé une impression profonde ne put s'empêcher d'en donner le témoignage et de rendre grâces à Dieu d'avoir exaucé ses prières et c'est ainsi que dans toute la famille le souvenir a été profondément gardé avec toutes les garanties de vérité possibles.

Que s'était-il passé en Angleterre ? Le Capitaine Blanc était censé mort : il ne s'agissait plus que de placer son corps dans le cercueil et de le conduire à sa dernière demeure. Le chirurgien vint jeter un dernier coup d'œil : la mort était bien apparente mais le corps n'avait ni cette froideur ni cette raideur ordinaire du cadavre. Un doute s'éleva dans l'âme du chirurgien "Faites apporter un bain et de l'eau bien chaude !". A défaut de baignoire pour agir promptement, on apporte une barrique du bord, défoncée d'un côté ; on l'emplit d'eau chaude. Trois ou quatre matelots prennent le corps du Capitaine, le plongent dans l'eau chaude et le soutiennent pendant quelques minutes. Une légère transpiration se produit sur le front ; le chirurgien ordonne de chauffer le lit et le Capitaine y est remis. Le chirurgien surveille avec la plus grande attention ; il entend un râle faible mais bien saisissable : plus de doute ! La mort n'est pas complète. Avec peine l'on parvient à desserrer les dents et ouvrir la bouche du malade ; une spatule y est introduite jusqu'au larynx ; le râle devient plus marqué ; cette fois le chirurgien enfonce les doigts dans le gosier du malade et immédiatement le Capitaine rend des matières glaireuses en

---

<sup>2</sup> AGNES, ajouté au crayon

putréfaction qui répandent dans la chambre une odeur infecte. Grand émoi ! Le Capitaine respire et dix minutes environ après, il se relève sur son séant et jette autour de lui des regards étonnés. Il s'informe de ce qui peut être arrivé. "Cette futaille dans sa chambre, cette caisse ? Ce n'est rien, lui dit-on on s'est trompé d'étage, c'est pour une dame qui est morte dans le voisinage". "Mais les ancres de marine ?" dit-il. On s'empresse de faire disparaître des objets devenus heureusement inutiles.

La convalescence fut prompte ainsi que l'entier rétablissement et à peine était-il remis qu'il reçut son acte de libération et put partir pour retourner en France. Il prit donc la voie la plus courte et cela explique comment il fut lui-même porteur de la nouvelle de son retour.

Le Capitaine Blanc, après quelques mois d'un repos bien nécessaire, accepta le commandement d'un nouveau navire offert par les armateurs de Marseille qui avaient en lui la plus grande confiance, confiance d'ailleurs bien méritée par les bons résultats qu'il leur avait toujours donnés dans ses précédents voyages. Il partit donc de nouveau et fut assez heureux pour effectuer plusieurs voyages successifs sans incidents notables. Mais alors, se voyant en état de vivre très honorablement sans pousser plus loin sa carrière maritime, à l'âge de 44 ans, il se décida à quitter prochainement la mer et annonça à ses armateurs qu'il entreprenait son dernier voyage. Il prit d'accord avec eux ses dispositions en conséquence. Il s'agissait de liquider autant que possible les opérations précédentes ainsi que la nouvelle, de ne pas laisser de créances arriérées et au besoin d'arrêter d'une manière régulière les comptes qui pourraient rester en retard afin qu'il n'y eût aucun embarras pour le successeur du Capitaine Blanc dans un prochain voyage.

Tout se passa très bien ; les affaires furent facilement réglées, les rentrées d'argent considérables et la cabine du Cne était remplie de sacs d'or et d'argent lorsqu'il effectua son départ de la Nlle Orléans. Il partit donc après avoir dit adieu à tous ses amis de cette ville qui lui témoignèrent la plus grande sympathie. Son voyage fut assez prompt et heureux jusqu'à son entrée dans le golfe du Lion.

Là, il fut assailli par une tempête affreuse qui le jeta en vue des côtes de la Ciotat et de Toulon.

Battu par les lames, et menacé de voir son navire brisé sur les écueils ou englouti dans les flots à son dernier voyage, il fait des efforts inouïs pour échapper au péril.

En ce moment, il foulait sous ses pieds les sacs d'or et d'argent qu'il avait réunis dans ce dernier voyage "A quoi me servira, pensait-il, d'avoir amassé tant d'argent si tout cela

doit être englouti ?" Il fit alors un vœu ou, pour mieux m'exprimer, une promesse : "Si je sors de ce mauvais pas, dit-il si j'arrive au port, je promets de ne plus remettre les pieds dans un navire ou bateau sur mer".

Cependant le Bon Dieu, à qui il s'était recommandé, lui vint en aide. Le navire résista à la tempête et enfin, après avoir été sous-venté, put profiter d'un changement de vent, franchir les écueils, revenir sur sa route et gagner le port de Marseille.

Le Cne Blanc prit donc ses invalides dans la bonne ville de la Ciotat ; il les avait bien gagnés après une carrière si tourmentée et, hâtons-nous de le dire, pendant une quarantaine d'années (c'était donc en 1787 ou 88) après son dernier voyage.

Il n'a plus remis les pieds dans une embarcation ; il a tenu sa promesse pendant tout le reste de ses jours.

A cette époque, la Ciotat était une ville tranquille et paisible : le chantier de construction était la seule chose qui lui donnât un peu de mouvement ainsi que la pêche pratiquée par les anciens marins qui abandonnaient la navigation pour ne plus être séparés de leur famille. Les jeunes gens entraient presque tous dans la marine et s'ils venaient quelquefois embrasser leurs parents, ils repartaient presque aussitôt pour un nouveau voyage.

Les chantiers occupaient quelques charpentiers et quelques calfats ; il y avait fréquemment un navire en construction et lorsqu'il n'y avait pas d'occupation de ce côté, l'on construisait de petites embarcations, chaloupes ou canots pour gagner la journée des charpentiers.

Ce n'était donc pas à comparer au la Ciotat d'aujourd'hui. La ville n'a cessé de s'accroître depuis l'établissement d'un atelier par Mr Louis Benet et l'acquisition par les Messageries Mmes de cet atelier qui aujourd'hui construit de grands navires à vapeur destinés aux grands voyages de l'Inde et de la Chine.

La Ciotat était donc alors un pays de marins en retraite où l'on recueillait la tranquillité en récompense du travail accompli mais la tranquillité n'est pas de ce monde et, si l'on jouit du repos pendant quelque temps, il est bien rare qu'il ne soit pas troublé à un moment donné.

Déjà l'on parlait de troubles ; c'étaient les préludes de la grande révolution de 89 qui nous amena en 93. Les historiens ont raconté de diverses manières tous les épisodes de cette révolution qui aurait pu, dans certaines limites produire du bien mais qui finit par se noyer dans le sang.

La mort de Louis XVI et l'échafaud en permanence à Paris produisirent en province des mouvements divers : des gardes nationales furent improvisées partout impuissantes à maintenir la tranquillité ; il y eut des alternatives de calme et de mouvement. Marseille voulait résister aux terroristes de la Convention Nationale ; les sections s'organisèrent et donnèrent des armes aux gardes nationaux et aux volontaires pour repousser les troupes envoyées contre elles. L'armée commandée par le général Carteaux avec ses troupes ne tarda pas de paraître aux abords de Marseille. Alors, tous les chefs de sections menacés de subir un mauvais sort ainsi que tous ceux qui s'étaient mis en évidence pour résister jugèrent prudent de fuir pour échapper au péril. Les uns se cachaient comme ils purent, les autres quittèrent Marseille et parmi ceux qui restèrent, un grand nombre payèrent de leur tête le tort qu'ils avaient eu de vouloir résister aux ordres de Paris.

Avec Carteaux entrèrent les délégués de la Convention et la terreur fut le régime établi à Marseille. La Ciotat était en ce moment tout en émoi.

Les bonnes gens ne voulaient pas croire aux nouvelles qu'on leur apportait ; il y avait bien quelques mauvais sujets à la Ciotat mais en très petit nombre et l'on voyait qu'il y avait du mal car ces gens-là levaient la tête. Le Cne Blanc était rentré chez lui de bonne heure : il faisait la veillée avec sa femme et ses deux filles lorsque, à dix heures du soir, il entend frapper à sa porte, chose tout à fait extraordinaire à pareille heure à la Ciotat. Qu'était-ce donc ? La porte est ouverte et Me Blanc reconnaît six de ses amis de Marseille y compris ses anciens armateurs tout pâles, harassés de fatigue. Ils venaient lui demander l'hospitalité "Nous avons quitté Marseille pour fuir la terreur et sauver nos têtes. Ayez l'obligeance de nous abriter le temps de nous reposer et, si vous le pouvez, donnez-nous à manger. Nous n'avons rien pu prendre depuis 20 heures étant obligés de nous cacher ? Nous allons à Toulon où nous espérons pouvoir nous embarquer pour un pays étranger".

Ces pauvres gens se reposèrent et prirent des aliments qui leur donnèrent la force de continuer leur route ; mais au lieu de partir par voie de terre, ils prirent la mer. Le Cne Blanc avait à sa disposition un de ses anciens maîtres d'équipage qui avait quitté la navigation au long cours et avait armé un bateau de pêche. Cet homme dévoué reçut à son bord les six négociants de Marseille déguisés en pêcheurs. L'embarquement se fit sans bruit et à l'insu de tout le monde ; l'embarcation se dirigea vers Toulon et le lendemain matin, elle rentrait. La pêche n'avait pas été heureuse ; les filets n'étaient pas en bon état : telle fut l'explication du pêcheur à son retour.

Cependant l'armée de Carteaux après avoir installé le nouveau régime à Marseille, s'avança vers Toulon pour en faire le siège.

Ce pauvre général improvisé n'était pas fort ; il marcha pourtant : ses troupes avancèrent par diverses routes et une division passant par la Ciotat y arriva pendant la nuit. Les soldats ayant besoin de repos et ne voulant pas perdre de temps se répartirent dans la ville et se couchèrent par terre dans les rues, le long des maisons. Les rues, il faut l'avouer, étaient alors jonchées de paille qui pourrissait et faisait de l'engrais.

A la rigueur, cela pouvait servir encore de matelas à ces pauvres soldats qui marchaient où on leur disait d'aller.

Les habitants virent dès le matin tous ces hommes endormis sur le sol. Les rues étaient jonchées d'hommes revêtus d'un uniforme vert : c'étaient les allobroges. Cette démonstration n'était pas faite en vain. Les soldats allaient à Toulon, mais en passant, on installait la terreur sans résistance à Toulon.

Mr Blanc était très estimé à la Ciotat ; il n'avait, peut-on dire, pas d'ennemi. Mais quand il y avait de mauvais sujets et que la rage des partis s'en mêle, on a tout à craindre.

Aussi bien dût-il se tenir sur ses gardes. Un jour, il entend un bruit, un tumulte extraordinaire pour la Ciotat ; il sort pour en demander la cause et il lui fut fait cette réponse "On vient de pendre Mr Ladeveze. Tout à l'heure, c'est votre tour". C'est qu'en effet, on ne tarda pas à venir chez lui, mais on ne le trouva pas. Il avait pris ses précautions pour ne pas être surpris. Pendant une quinzaine de jours ce furent des angoisses terribles pour sa femme et ses enfants ; il avait commandé la garde nationale pour maintenir le bon ordre et c'était un grief suffisant contre lui ; il était momentanément mis hors la loi.

Retiré à la campagne près de la Ciotat, il s'y tenait caché. Pendant le jour, sa femme et ses enfants faisaient le guet pour voir si les terroristes venaient et la nuit dormait aux champs dans son hamac suspendu tantôt dans un olivier, tantôt dans un autre. Il put ainsi traverser les mauvais jours pendant lesquels il faut le dire les mauvais sujets ne le recherchèrent pas sérieusement.

Contents de lui faire peur en le cherchant dans son domicile en ville, ils ne poussèrent pas plus loin leurs investigations.

Pendant ce temps les révolutionnaires se livraient à toutes sortes d'excès : les orgies les plus ignobles, les chants les plus dégoûtants se produisaient dans la rue et quand on n'attaquait pas les personnes, c'étaient les images des saints que l'on allait chercher. Les chapelles furent pillées ; les statues de la Vierge et des Saints trainés dans la boue et sur la

place publique. On en fit un feu de joie et pendant qu'elles brûlaient, l'on chantait le "ça ira" en exécutant tout autour des danses échevelées et en vociférant des blasphèmes. La population était consternée mais les mauvais sujets ajoutaient encore le sarcasme à l'insulte.

Un de ces forcenés poursuivait les femmes traitées de dévotes en leur criant "Miaou, miaou" et autres insanités. Mais par bonheur tout cela eut une fin et une fin bien triste pour la plupart de ces misérables.

L'ordre fut enfin rétabli, les scélérats se cachèrent et la maladie et la mort furent le prix de leurs excès.

L'un mourut en criant "miaou, miaou". Un autre dans son impénitence poussait des gémissements et criait "n'ai trou fa !" (j'en ai trop fait).

A une bonne âme qui l'assistait dans ses derniers moments et l'exhortait au repentir en lui disant "A tous pêchés, miséricorde" il répondit avec des imprécations "Vous disou qué naï trou fa per la République" et il mourut dans son impénitence.

Enfin, les honnêtes gens purent respirer sans crainte : le Cne Blanc rentra à la Ciotat et reprit son train de vie accoutumé.

En quittant la mer, il avait dû faire un règlement pour sa journée ; habitué à dormir peu, il se couchait tard et se levait de bonne heure. La chambre qu'il avait choisie était au deuxième étage de sa maison qui s'élevait sur la Jasse (?) au bord de la mer et avait en façade toute l'étendue du golfe. De là, il surveillait le passage des navires en attendant l'heure du déjeuner. Il pouvait se nourrir des souvenirs de son état ; il critiquait la manœuvre s'il la trouvait mauvaise et donnait de loin des consignes aux navigateurs qui ne se doutaient pas qu'un ancien capitaine s'occupait d'eux sur les rivages de la Ciotat.

Il fallait le voir dans les jours de tempête, le porte-vue (lou chalaou) à la main sur le navire quelquefois en détresse. Après le déjeuner, le Cne Blanc allait au Café des capitaines marins et là, ces hommes retraités se retrouvaient à heure fixe et se complaisaient dans les souvenirs de leurs voyages. Le temps s'écoulait et l'heure de rentrer chez soi arrivait.

Lorsque l'écrivain<sup>3</sup> l'a connu, le Cne Blanc était un beau vieillard de grande taille et peu d'embonpoint. Bien conservé, exempt de toute infirmité, il avait dû être très vigoureux.

Un jour, dans un voyage aux Antilles, il avait été invité dans une habitation.

L'on y était en nombreuse compagnie mais en toute liberté. L'on y faisait des tours de force, des sauts périlleux et divers autres exercices à qui mieux mieux. Le Cne Blanc avait

---

<sup>3</sup> Le rédacteur de cette notice

le dessus ; le maître d'habitation lui dit alors "Vous êtes notre maître pour la force et pour l'adresse, mais j'ai un nègre qui pourrait peut-être vous en remonter". "Faites-le venir " dit le Cne Blanc "J'aime bien que l'on m'apprenne quelque nouveau tour". En effet, l'on vit arriver un grand nègre taillé en hercule. Voici quel était le jeu proposé : on s'asseyait par terre l'un vis-à-vis de l'autre, pied contre pied puis prenant tous deux le même bâton et chacun tirant de son côté, il fallait que l'un des deux cédât et celui qui avait entraîné l'autre lui avait gagné la partie. Le nègre était très fort et ne pliait pas. Le Cne Blanc non plus ; les forces s'équilibraient ; enfin le Cne, plus adroit, parvint à relever le nègre toujours par la force de bras et des jambes et le fit passer par-dessus sa tête. Le pauvre nègre confus du saut périlleux et digne d'un acrobate qu'il venait de faire malgré lui ne demanda pas à renouveler l'épreuve.

Une autre fois à la Ciotat, contrarié sur le chemin de la campagne par un âne, d'un coup de poing il assommât le pauvre animal et en eut de suite un grand regret.

Une histoire plaisante qu'il nous a contée : un chat sauvage faisait beaucoup de dégâts dans le pays et les bons campagnards ne savaient comment s'en débarrasser. Le Cne Blanc s'en chargea. Il avait l'intention de se servir pour cela d'une arme qu'il avait apporté d'Amérique. C'était une sarbacane c.a.d. un tube en bambou dans lequel on introduisait une flèche légère mais garnie dans toute sa longueur d'un duvet végétal qui remplissait le vide de l'instrument. On soufflait dans le tube et la flèche partait avec plus ou moins de force. Il prit donc son arme, se cacha et attendit son gibier qui ne tarda pas à arriver et se mit à tourner autour d'un objet qu'il convoitait.

A ce moment, la flèche part et on entend des miaulements aigus et plaintifs ; le matou était atteint mais de telle façon qu'il paraissait avoir deux queues au lieu d'une. Le Cne court après lui pour ravoir sa flèche mais le matou avait disparu et on ne le revit jamais.

Le Cne était d'une exactitude extraordinaire il avait pris ses habitudes montre en main.

Comme il avait conservé celle de fumer, s'il s'agissait de fumer sa pipe, il consultait sa montre pour voir si l'heure avait sonné. Un jour, pendant une causerie que j'écoutais avec beaucoup d'intérêt, Mr Blanc, tout en continuant de parler, bourrait sa pipe ; il avait apprêté son briquet et son amadou et il avait l'air d'attendre. Il avait déjà deux fois consulté sa montre. Enfin à la troisième fois, il découvre les aiguilles et avance l'heure d'une demi-

minute ; à son impatience d'allumer sa pipe, il avait compris que sa montre devait retarder mais l'exactitude étant de rigueur pour lui, il fallait que l'heure eût sonné.

Il ne savait pas refuser un service à un ami : il avait prêté 30.000 fr à une personne titrée avec laquelle il était en rapport d'amitié. Cette personne était obérée et le Cne, lui ayant prêté uniquement pour l'obliger, ne demandait pas d'être remboursé. Quand vint le moment où les assignats avaient perdu toute valeur, ce fut le moment que choisit son débiteur pour rendre les 30.000 fr en papier. Vainement il lui objecta qu'il ne demandait pas le remboursement immédiat, que le papier n'avait plus cours, que c'était mal reconnaître le service qu'il lui avait rendu. Ce fut une perte sèche ; les 30.000 fr servirent pendant longtemps à allumer le feu de la cuisine.

Un autre de ses amis lui avait emprunté 3.000 fr ; c'était un honnête homme mais, là où il n'y a rien, le Roi perd ses droits. Un jour, cet ami grand chasseur, vient le trouver avec un ancien et long fusil sur l'épaule et lui tient ce discours : "Mon cher ami, je te dois 3.000 fr et je ne puis pas te les rendre. Je ne possède qu'une chose, ce fusil, mon compagnon de chasse ; avec ce fusil j'atteins le gibier à de grandes distances, c'est une arme incomparable ; je me fais vieux et ne veux pas qu'elle tombe en des mains inconnues. Je te la donne bien qu'il m'en coûte beaucoup de m'en séparer ; tu pourras t'en servir avec agrément".

Ce fusil que nous avons eu dans les mains et dont le canon porte la marque du fabricant *Vincenzo Cominasso* était de fabrication espagnole. Nous avons, avec ce fusil, frappé le gibier à longue distance : à 80 pas il ne fallait pas hésiter de tirer. La forme était d'une longueur inusitée aujourd'hui et d'un calibre un peu plus fort que le 12. Le fusil doit avoir peut-être plus de 150 ans ; il était à pierre, a été remis à piston et sert encore dans les grandes occasions pour le gros gibier.

Ce fut ainsi que le Cne Blanc fut remboursé par ses amis de l'argent qu'il avait prêté. Nous ne citons que ces deux exemples pour ne pas trop nous étendre sur des faits qui ne sont malheureusement que trop fréquents et d'ailleurs de peu d'intérêt.

Nous ne parlerons pas des parties de chasse dans les forêts de Cuges à Fonblanche où le Cne Blanc était souvent invité dans son jeune temps.

La chasse au sanglier était alors pratiquée avec tout l'accessoire de chiens, de garde-chasse de cavaliers et de piqueurs. Un fusil double muni d'une baïonnette servait au Cne Blanc pour cette chasse ; il était dans la collection avec le fameux fusil espagnol.

La grande vènerie était alors praticable et le gros gibier était toujours facilement et à souhait découvert et tué. Le maître de céans n'avait qu'à dire à son garde-chasse de lui porter trois perdrix, un lièvre ou deux bécasses suivant la saison ; il était servi à souhait, un tour dans la forêt ou dans les champs et c'était fait. Les temps sont bien changés. Comptez sur votre chasse d'aujourd'hui pour votre dîner du jour et vous risquez de faire fort maigre chère.

Pendant nos visites à la Ciotat, notre aïeul nous engageait quelque fois à faire une partie de pêche avec son voisin et intime ami le Cne Flari, retraité.

Nous allions alors visiter les filets à 3 mailles et nous apportions toujours du poisson frais. Jamais notre aïeul ne nous a accompagnés ; il avait fait vœu de s'abstenir de la mer.

C'était surtout pour la fête du 15 août que nos visites à la Ciotat nous étaient demandées par une invitation de notre aimable aïeul. Cette fête avait alors une importance locale considérable et tous les habitants haut placés à la Ciotat se faisaient un devoir de contribuer à son éclat par leur présence et celle de leurs invités. Cette fête du 15 août est maintenue selon l'usage mais elle n'est plus suivie avec autant d'intérêt et passe à peu près inaperçue sauf pour les gens du pays.

C'est ainsi que notre aïeul coulait comme un patriarche des jours paisibles et heureux.

Dès qu'il arrivait au Café des Marins, il trouvait son fauteuil libre et allait s'asseoir à sa place habituelle. Si parfois un étranger était sur ce fauteuil, dès que le Cne Blanc apparaissait, une voix obligeante expliquait la chose et de suite d'étranger se levait pour laisser libre le fauteuil réservé.

Il pouvait espérer vivre encore longtemps entouré de sa femme, de ses enfants et de ses petits-enfants, mais il eut le malheur de perdre son épouse d'une manière prématurée. Une maladie ne présentant en elle-même aucun danger fut la cause indirecte de sa mort.

Elle avait pris sur l'ordonnance d'un médecin une potion calmante qui devait lui procurer en même temps quelques heures de sommeil.

Elle s'endormit pour ne plus se réveiller, une erreur de dosage seule peut expliquer un pareil évènement. Nul doute que le pharmacien s'était trompé.

Le Cne Blanc supporta ce grand chagrin avec résignation en attendant d'aller rejoindre son épouse mais sa forte constitution lui conserva encore la vie pendant de nombreuses années. Il arriva à l'âge de 82 ans sans infirmité d'aucune espèce et sa bonne santé faisait espérer à sa famille qu'elle le garderait longtemps encore.

Une imprudence qu'il commit le conduisit en peu de jours au tombeau.

Par un hiver des plus rigoureux, n'ayant pas l'habitude de se gêner, il quitta son feu pour aller au fond du jardin. Il faisait nuit ; il se sentit glacé. Une fluxion de poitrine fut le résultat de cette imprudence et dura ce que dure ordinairement cette maladie.

Le médecin dès le début augura mal à cause de la violence avec laquelle elle éclata ; toutefois, il permit qu'on lui laissât fumer sa pipe d'usage jusqu'à son dernier moment.

Le Cne Blanc reçut les secours de la religion et rendît son âme à Dieu avec la résignation et la confiance de l'homme qui a toujours eu à cœur de remplir tous ses devoirs.

-o-O-o-

*Note de Roland Grand-Dufay*

*Nous pouvons aisément situer le capitaine Jean-Pierre BLANC dans la généalogie RÉGIS : Jean-Pierre Blanc, fils du Capitaine Blanc (1699-1779) de la Ciotat, a eu deux filles, l'une ayant épousé X. CHABAUD, l'autre, Agnès née en 1778 et décédée le 28 décembre 1852, mariée à Joseph-François-Victor REGIS (1767-1827), laquelle eut de lui 5 enfants :*

- Victor aîné (1802-1880) sans postérité
- Victor cadet, célibataire
- César-Ambroise-Louis (24 août 1812 – 5 octobre 1889)
- Fanny mariée à un BERARDI
- Marie mariée à un FABRE, sans postérité

*César-Ambroise-Louis Régis épouse le 30 avril 1841 Lucie de ROUX (1821-1904) dont il a 8 enfants : Maria, Thérèse, Joseph, Bathilde, Félicie, François, Victor et Jules.*

*Jules épouse Marie Bonnasse, d'où Noëlie Régis (12 juillet 1886 – 22 mai 1930), mariée à Camille Grand-Dufay*

*La descendance de chacun de ces enfants figure dans le livre "Notre famille" mis à jour en 2007 par J-F de Soras (avec cependant quelques erreurs).*

*Voir ci-après les deux pages du manuscrit*

Capitaine Blanc dit "Santi de Noum"

Né en 1699 mort 1779 dates app -

Capitaine Jean Pierre Blanc 1743 - 1825

Madame Chabaud

Madame Régis

Antoine

Victor  
Osimi

Victor  
Cabet

Louis Fanny  
Bernardi  
1819-89 1889

Antoine

1802-80 Celibataire

Mort sans  
Enfants légitimes

Marie Fabre  
sans postérité

Marie  
Borelli  
1875

Bathilde

Thérèse  
Fabre

Joseph

Félicie  
Guérard

François Victor Jules

4<sup>x</sup> 3 Enfants  
Lucie  
Lucie  
Flavie  
religieuse

9  
19 Enfants  
Marie  
Paul  
Claire  
Cécile  
Alphonse  
Augustin  
Léon  
Marguerite  
Léon  
Hélène

1 Fils  
Louis  
Celibataire

4 Enfants  
Gabriel  
Marie  
Mathieu  
Joseph

4 Enfants

Camille  
Pierre  
Germaine  
Jean

5 Enfants  
Emile  
Joseph  
Marie  
Gabriel  
Edmond

4 Enfants

Marcel  
Noëlle  
Mathilde  
Lucie